Un musée imaginaire, et si l'art disparaissait ? au Centre Pompidou-Metz **/** Critique par *Marc Michiels*

« *Le musée est le lieu du seul monde qui échappe à la mort.* » - André Malraux

Développée par Malraux dès la fin des années trente, publié en 1947, le Musée imaginaire, trouvera son aboutissement en 1951 dans Les Voix du Silence puis dans la Métamorphose des Dieux en 1957 et qu'il maintiendra jusqu'à sa disparition en 1976. Malraux assignait au musée la charge de rendre visible ce qui est invisible et au spectateur, de s'approprier cette éternité, de la comprendre, dans le sens philosophique du sens premier du terme.

Les musées d'aujourd'hui seraient-ils les cathédrales de demain, interstices du sacré comme des reliques à vendre ?

Et si notre mémoire s'estompait face à l'inutilité d'un monde qui tourne sur lui-même en mode REPEAT, je suis, j'y reste, tant pis pour la destruction, je n'y suis pour rien ! Nous sommes en 2052, l'esprit de l'abîme rode tel un loup autour de nos esprits craintif et assoupi. L'art est menacé d'interdiction, seuls quelque quatre-vingts œuvres clés ont pu être sauvegardées au sein d'un musée transnational. À l'image d'une communauté d'homme-livres, d'homme-libres, d'homme-toile, d'homme-son et de parole, d'hommes-plasticiens, d'homme-monde, d'homme-œuvres, où chacun doit trouver le moyen de préserver l'absence de l'objet, de sorte que l'on ne le regarde plus, tel un malade amnésique, l'impuissant dans son silence et indifférent à la beauté du monde ! C'est ainsi le jeu de l'absence et des présences sauvegardées, empruntant au genre de la dystopie et plus particulièrement à la nouvelle Fahrenheit 451 de Ray Bradbury en 1953 que s'élabore au centre Pompidou-Metz un musée idéal. Projet singulier, car pour certaines de ces œuvres elles ne rêvaient pas le caractère universel de la beauté, ni seraient celles que nous privilégierions dans notre bibliothèque du savoir idéal, mais celle que nous aurions pu sauvegarder du désastre. Un musée imaginé par la contrainte et qui pose la question de la disparition que nous connaissions par simple ignorance, par manque de volonté ?

Rassemblant par les collections de trois institutions – le Centre Pompidou parisien, la Tate Liverpool, le MMK Francfort. L'exposition porte, projette le visiteur en plein cœur d'une mémoire futur, fictive où l'art n'est plus cette fois des mots, de la littérature mais une image, des sens, un langage même d'une représentation universelle d'un musée vivant, rassemblant les œuvres de Chris Marker, Louise Bourgeois, Marcel Duchamp, Andy Warhol, Lucio Fontana… Celle-ci de termine par le passage dans un Studio de mémorisation où le public est appelé à y restituer ses souvenirs, ses schèmes, des images sur la toile du dôme du Palais de son histoire, pour que tel un fil d'Ariane, la création demeure fût-il un éternel recommencement, une constellation du possible toujours en mouvement !

Le parcours de l'exposition est imaginé autour de neuf sections, un préambule à la destruction révélant la vulnérabilité de la culture, puis les prémisses à une nouvelle articulation du monde par des capsules temporelle, un musée portable de forme réduite où l'artiste sélectionne, inventorie une synthèse personnelle du monde à l'image de Museum, 1942 de l'artiste Joseph Cornell où de La boîte-en-valise, 1936-1941 de Marcel Duchamp (1887-1968). Une toile de la même couleur que le mur sur lequel elle est accrochée (toile à l'unité, 1973 de Claude Rutault) met en question l'existence même du tableau et par la même le statut de l'œuvre d'art. Puis vient la salle de la

transfiguration où comment dire « assez de réalité » pour s'engager dans un processus de réinvention du réel tel que La douche, 1961 de Daniel Spoerri.

La salle Persistance de l'image fait la place au flux continu d'images, de la même image qui s'accompagne pour notre être à une infinie de copie, à une banalisation des standards à un épuisement de toutes actions sauf celui de la consommation, sans réflexion et sans envie ou peut-être la façon pour l'art de survivre par l'infini de reproduction qu'elle génère, à l'image de l'œuvre des 100 Campbell's Soup Cans, 1962 d'Andy Warhol. Alors en réaction sans soute, place au sens et à la sensualité, aux perceptions troublées pour s'abandonner dans l'espace-temps et faire l'expérience d'une autre temporalité avec les œuvres de Lucio Fontana, Concetto Spazial, 1949-1950, l'Installation composée de 2 mannequins posés sur le sol, une sorte d'Adam et Eve intersidérale, semblent observant dans le vide au-delà d'eux, comme pour mieux nous dire, regarder ce qui est en vous et non ces simples objets manipulés perdus sur le sol froid de la consommation, extraterrestre de notre propre monde ! Un monde où nous serons un jour tout comme dans le film La jetée de Chris Marker à la recherche de notre propre passé, marqué par une image d'enfance, marqué par l'image d'une femme et d'une boulle lumineuse qui ne peut être le soleil incandescent de notre violence, révèlent que quelque chose a eu lieu, mais quoi puisque nous n'avons plus de mémoire !

« *Bourrez les gens de données incombustibles, gorgez-les de faits, qu'ils se sentent gavés, mais absolument brillants côté information. Ils auront alors l'impression de penser, ils auront le sentiment du mouvement alors qu'ils feront du sur-place.* » - Ray Bradbury, Fahrenheit 451.

Le Musée imaginaire est comme espace mental, un mème, ouvrant les abysses des songes à la pensée des formes et des influences, de sorte que ces traces du passé créaient une médiation vers cet ailleurs, comme un dispositif indissociablement théorique et visuel, comme une énigme, une lumière blanche et bleue, comme un infini immatériel + 1 l'homme, pris dans un réseau de langage, le votre, le notre, le leur !

Le plaisir est un art, l'art est un rêve, « *Rien ne peut nous empêcher de rêver à propos de l'art et rien ne peut stopper le plaisir* », alors vivons : « *L'œuvre surgit dans son temps et de son temps, mais elle devient œuvre d'art par ce qui lui échappe.* » André Malraux, La Métamorphose des dieux.